

BÂTARDES



# BÂTARDES



RACHEL CORENBLIT

d'une seule voix

Une collection créée par **Jeanne Benameur** et **Claire David**

# BÂTARDES

RACHEL CORENBLIT

d'une seule voix



Louise  
(à Mathilde)

5

Tes yeux secs se ferment enfin.  
Ils sont demeurés grands ouverts  
tout du long.  
Tout du long.  
Ouverts sur le monde.  
Grands ouverts.  
Comme si tu comprenais tout,  
que rien ne devait t'échapper.  
Comme si tu voulais tout savoir.  
Que rien ne te soit épargné.  
Alors que tout nous emportait,  
qu'on nous arrachait l'une à l'autre.

Je ne t'ai jamais lâchée, de cela tu peux être sûre. Jamais lâchée. Serrée tout contre moi, à t'étouffer. On nous secouait tant. Bon Dieu, qu'ils nous ont secouées. La foule derrière nous, devant, partout. Ils hurlaient. Leurs paroles se confondaient, et c'était comme des grondements d'animaux sauvages, de bêtes affolées par l'odeur du sang qui coule. Le sang qui coule, ça les rend fous, les hommes. Carnassiers. Ils en boufferaient de la viande d'humain, s'ils le pouvaient. Ils planteraient leurs crocs dans nos chairs fragiles, nous, abattues, couchées à même le sol. Ils nous dévoreraient, sans vergogne, sans conscience, saoulés par la meute qui encouragerait leur appétit sans limite.

J'en reconnaissais certains, malgré  
leurs visages déformés par leurs cris,  
abîmés par la haine. Certaines aussi, avec  
qui j'avais ri, avant. Avec qui j'avais dansé,  
peu de temps auparavant, aux bals  
des alentours. Qui m'avaient tenu la main  
pour aller à l'école, avec qui j'avais joué.  
Des voisins. Des fils de voisins.

Le fils Morel, tiens, le grand, pas plus âgé  
que moi.

**7**

Je n'osais les appeler par leurs prénoms,  
ça les aurait rendus ignobles, encore plus  
vils qu'ils n'étaient, à me rouer de coups  
de pied et lorsque je suis tombée sur  
le trottoir, en face de la boulangerie  
de la mère d'Étienne, je te jure, petite,  
à ce moment, j'ai entouré ta tête avec  
mes mains, mes bras, j'ai fait le dos  
rond pour que les coups ne t'atteignent  
pas. C'est mon corps qui a tout reçu,

les crachats, les insultes, leur brutalité.  
Quelqu'un a voulu te prendre et peut-être  
que c'était pour te sauver, t'extraire  
de la grappe, te sortir de cette rage mais  
je n'ai pas cédé. Te sauver, c'était risquer  
de te perdre.  
Ils allaient te garder, ne jamais te rendre à moi.  
Qu'est-ce que j'aurais fait, sans toi ?  
Je t'ai tant retenue que ton souffle  
s'est fait court. J'ai cru t'étouffer.  
Tu n'as pas pleuré. Aucune larme.  
Tes yeux sont restés secs.  
Secs et froids, grands ouverts sur  
ce monde qui s'écroulait sur nous.  
Muette et minuscule, ma fille  
et le chaos autour, partout.  
J'ai pensé mourir donc.

Ce que tu as vu, je veux que  
tu l'oublies.

Je veux que le silence nous recouvre.  
Je veux que les mots s'effacent,  
qu'ils n'existent plus. Que les images  
disparaissent dans le trouble du temps,  
absorbées par l'oubli. Je voudrais être  
vieille de dix ans de plus, vingt ans,  
cent ans. Vieille, avec des cheveux blancs  
pour que les souvenirs ne soient  
que des traces floues dans ma mémoire  
de vieille. Que je ne puisse plus les évoquer  
avec précision. J'en ai dix-neuf, tu te rends  
compte ?

Je me sens si fatiguée. Usée, déjà.  
Trop vécu, trop de choses et toi aussi,  
petite, même pas un mois et déjà,  
ce que tu as vu devrait t'assagir, te râper,  
te tanner comme une peau trop portée.  
Je nous imagine ensemble, à des années  
de là, assises sur une chaise, dans  
une vaste pièce confortable, près d'un feu